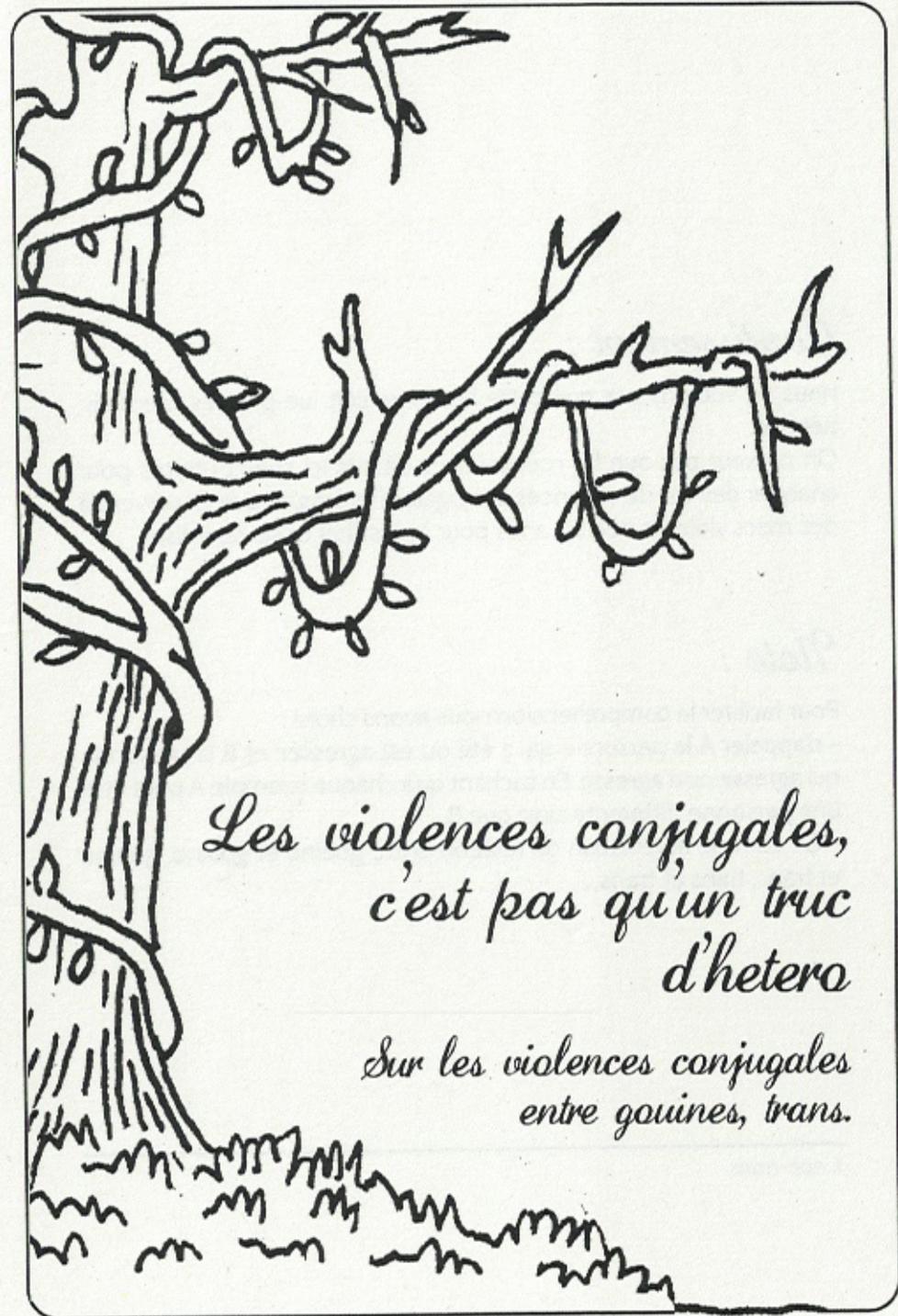
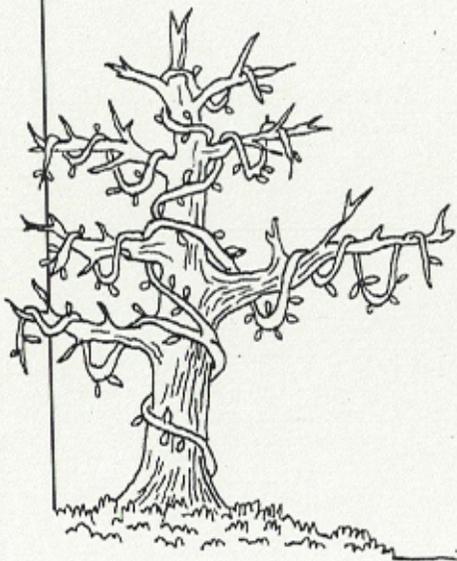


*Photocopillez, diffusez librement
Pour des retours et commentaires
vous pouvez nous écrire à :
violencesgt@riseup.net*



*Les violences conjugales,
c'est pas qu'un truc
d'hetero*

*Sur les violences conjugales
entre gouines, trans.*

Avertissement :

nous ne voulons pas que cette brochure soit lue par des mecs cis' hétéros.

On ne veut pas que les mécanismes décrits ici soient utilisés pour analyser des cas de violences conjugales hétéros, ni que ça serve à des mecs violents et leurs amis pour se justifier et se victimiser.

Note :

Pour faciliter la compréhension nous avons choisi :

- d'appeler A la personne qui a été ou est agressée et B la personne qui agresse ou a agressé. En sachant qu'à chaque exemple A peut être une personne différente ainsi que B.
- GT comme abréviation de relation entre gouine et gouine, gouine et trans, trans et trans...

Remerciements

Merci à Vanessa pour ton travail militant et théorique sur cette question et merci de nous l'avoir fait partager.

Merci à toutes les personnes qui ont relu cette brochure et nous ont fait des retours.

Merci à kikor pour les illustrations et la mise en page.

Merci à Santé Active et Solidaire pour son travail sur la santé communautaire et les violences conjugales.

et violentées », Christine Corbeil et Isabelle Marchand, janvier 2007
www.unites.uqam.ca/.../interventionfeminineintersectionnelle_marchand_corbeil.pdf

« Violence conjugale et intersectionnalité », Roger Herla :
www.cvfe.be/sites/default/files/doc/EP2010-5-RogerHerla-Intersectionnalite-Synth.pdf

Musique : Melange Lavonne : Domestic Violence

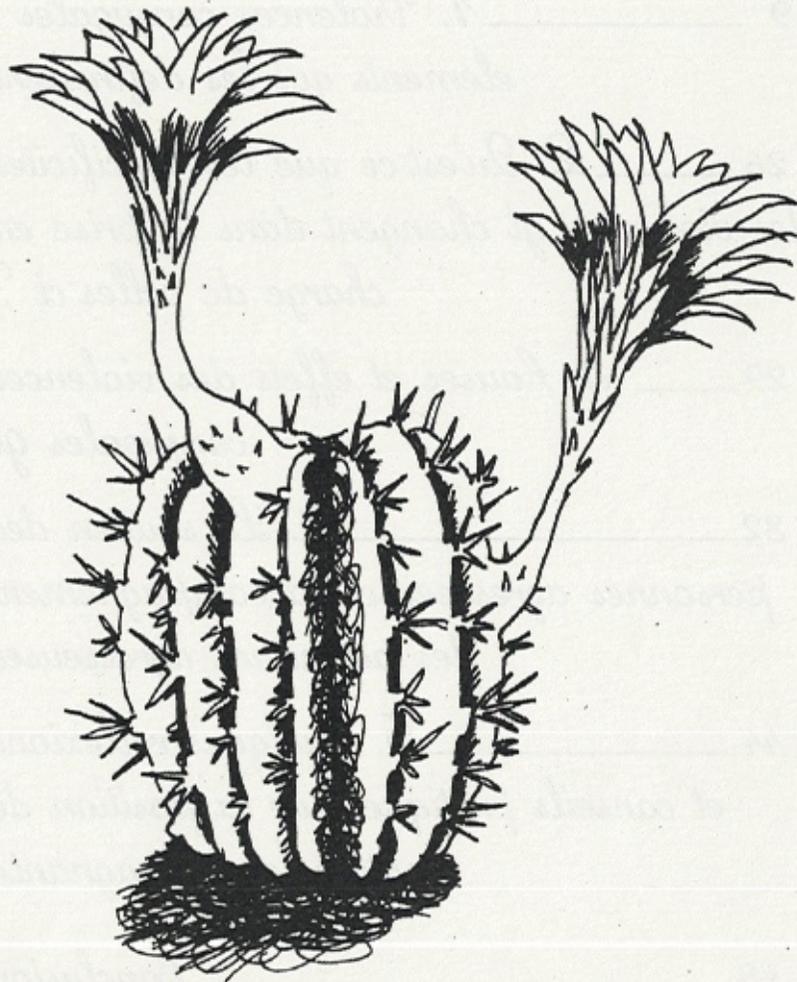


Sommaire

- p. 5 _____ Introduction
- p. 9 _____ 1. Violences conjugales :
éléments qui les définissent
- p. 26 _____ 2. Qu'est-ce que les spécificités
des violences et changent dans la prise en
charge de celles-ci ?
- p. 29 _____ 3. Causes et effets des violences
conjugales et
- p. 32 _____ 4. Le soutien des
personnes agressées et l'accompagnement
des personnes agresseuses
- p. 44 _____ 5. Quelques réflexions
et conseils pratiques sur la position de
soutien / accompagnant.e
- p. 48 _____ Conclusion

Quelques ressources et lectures

(trouvables sur le net pour la plupart)



Association AIR libre

Textes et entretiens de Vanessa Watremetz

Dépliant sur les violences entre lesbiennes : <http://lecrips.net/L/doc/L5.pdf>
Con las valijas, afuera !!! Un aporte para pensar el maltrato entre lesbianas.

Valeria Flores :

http://www.desalambrandobsas.org.ar/pdf/huellas_voces/valijas.pdf

Le premier texte de la brochure « Paranormal Tabou »

Brochures (mis en ligne sur infokiosques.net, thème « féminisme, queer, genre, sexualité ») :

Soutenir un-e survivant-e d'agression sexuelle

Lavomatic - lave ton linge en public

Les violences conjugales

Articles universitaires :

« Mapping the margins : Intersectionality, identity politics and violence against women », Crenshaw (Kimberlé Williams), *Stanford Law Review*, 1991, n°43

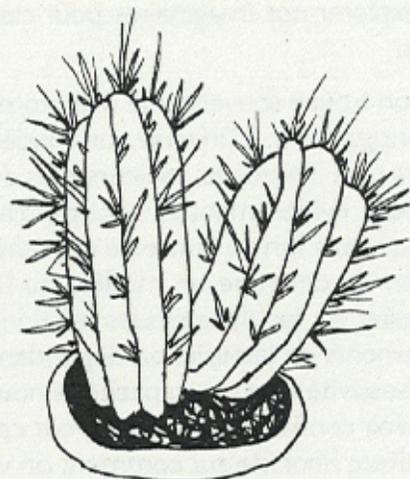
en français : « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur », Crenshaw (Kimberlé Williams) dans *Cahiers du Genre*, n° 2005, pp51-82

http://sociologiecuf.files.wordpress.com/2012/02/crenshawpages51_59.pdf

« L'intervention féministe intersectionnelle : un nouveau cadre d'analyse et d'intervention pour répondre aux besoins pluriels des femmes marginalisées

tant est de savoir (s')écouter, communiquer, trouver des choses qui nous conviennent et d'arriver à se détacher de l'image qu'on voudrait donner face à nos partenaires, à nos milieux et à la société.

De façon plus générale, pour en finir avec ces violences intracommunautaires, on doit prendre conscience du lien entre celles-ci et les dominations structurelles qu'on subit. Ce n'est pas un lien de cause à effet direct mais un report de la violence systémique qui est une des armes du maintien des oppressions. C'est pour cela que nous devons pas non plus négliger l'élaboration de stratégies collectives pour faire face à ces oppressions. Si on veut entretenir des relations plus « saines » se sentir bien, et reprendre du pouvoir sur nos existences - tant individuellement que collectivement- on doit se renforcer et construire ainsi des communautés solides.



Introduction

Nous sommes une gouine et un trans, racisé.e et blanc.he, féministes qui réfléchissons et travaillons sur la question des violences conjugales dans les relations entre gouines, entre trans, entre gouines et trans depuis quelques temps, au sein de différents collectifs.

Depuis plusieurs années, au sein d'une scène politique féministe transpédégouine, nous avons vu des confusions et des mauvaises utilisations des termes *conflit*, *violences conjugales*, *agression*. Entre autres dans des situations de conflits, le mot *violence conjugale* est utilisé à la légère, ou dans le cas contraire, le terme *conflit* est utilisé pour masquer et/ou minimiser des relations violentes. C'est pour cela qu'on avait envie de développer notre pensée et notre discours sur cette question. On espère que cette brochure suscitera des discussions et des débats.

On voulait identifier et expliciter les spécificités de ces violences. Le but n'est pas de faire une comparaison ou de lire ces violences par le prisme des violences hétérosexuelles, mais d'avoir un cadre d'analyse propre qui ne se base pas sur la référence aux violences hétérosexuelles. Cependant, dans notre parcours féministe nous avons construit notre discours et notre analyse des violences sur un modèle hétérosexuel. Puisque nous vivons dans une société hétérosexiste la majorité des personnes qui subissent les violences conjugales sont des femmes hétérosexuelles, et donc le travail, les réflexions et les réponses apportées sont tournées vers ces femmes et ne prennent pas en compte d'autres réalités².

2. Une association a existé en France : AIR-Libre, visait l'intervention, la Recherche et la Lutte contre la violence conjugale ou domestique chez les lesbiennes et les violences et la lesbophobie à l'égard des lesbiennes.

C'est pour ça que nous voulons apporter une analyse propre qui soit basée sur les réalités sociales des gouines et des trans. Ces réalités comprennent notamment la lesbophobie, la transphobie, le sexisme... ainsi qu'une place minoritaire au sein du système patriarcal et parfois aussi des modes de communication, de séduction et de relations qui sont autres que les codes de l'hétérosexualité.

A qui on s'adresse ? Nous partons de nos vécus, nos réalités, nos identités et nos analyses politiques pour écrire cette brochure. C'est pour cela que des gouines, des lesbiennes, cis ou trans, des trans, des hommes trans et des femmes trans ne vont pas forcément se reconnaître dans tout ce qu'on va décrire, dans notre façon de nommer certaines choses et même parfois dans nos analyses. Dans cette brochure l'absence de références à des codes relationnels et dynamiques pédés sera évidente. Nous n'avons pas voulu ici analyser les violences dans les relations entre pédés, qu'ils soient cis ou trans, car nous ne connaissons pas assez ces dynamiques. Nous espérons cependant que ce travail pourra leur être utile.

Notre but est d'une part, d'apporter des outils sur la question des violences à toutes ces personnes pour mieux comprendre les mécanismes dans lesquels elles se trouvent ; et d'autre part, de proposer des pistes pour les proches ainsi que les personnes ou collectifs qui travaillent sur ces questions afin que les soutiens qu'elles apportent soient plus appropriés.

Nous ne sommes pas des spécialistes, c'est pour cela que nous ne parlons que de ce que nous connaissons ou avons pu observer, lire etc. Nous proposons ici notre approche qui est le fruit de travail militant, de discussions collectives, d'interventions, d'expériences de soutien, de violences vécues. Nous souhaitons, par cette brochure, rendre visible ces questions et susciter le débat.

Il nous semble nécessaire de prendre en compte les multiples oppressions dans l'analyse des violences conjugales ainsi que dans l'accompagnement et le soutien qui peuvent être faits. Ces oppressions interviennent dans ce qu'il se passe dans la relation et comment les violences se mettent en place, ainsi que dans la prise en charge de

Conclusion

C'est important de connaître et reconnaître les mécanismes des violences conjugales et de savoir comment y réagir. Un travail de fond en dehors des situations d'urgence nous semble nécessaire. D'une part cela permet à A de s'en rendre compte plus facilement et d'avoir des outils pour analyser sa situation. D'autre part l'entourage sera plus à même de déceler des situations de violences et d'y réagir de manière plus appropriée.

Avec cette brochure, notre volonté est de contribuer à la construction d'une culture politique commune autour de ces questions là. Au-delà de la prise en charge des violences conjugales, on a envie d'ouvrir des perspectives et d'explorer nos imaginaires pour créer de nouveaux modes relationnels.

Dans nos milieux, on trouve souvent une dichotomie entre un modèle de couple monogame et, à l'inverse, un modèle relationnel où il faut avoir toujours plus d'histoires, toujours plus de sexe pour être valorisé.e socialement. Evidemment ce sont des caricatures et tout le monde n'entre pas dans l'un ou l'autre de ces schémas. Pour nous l'important n'est pas de défendre un modèle ou l'autre, mais plutôt d'arriver à travailler sur les dynamiques relationnelles apprises : tant nos comportements de jalousie, de dépendance exclusive, de contrôle ou de possessivité, que nos capacités à nous affirmer, à poser nos limites, à avoir confiance en soi etc. Pour cela il s'agit de savoir où on en est, d'être honnête sur comment on vit les choses, de connaître nos mécanismes, de savoir quelles sont nos ressources affectives et de les renforcer... C'est une première étape pour en parler avec nos pairs, nos amant.e.s, nos ami.e.s, nos amoureux.ses et ainsi élaborer des nouvelles formes de relations sexo-affectives. L'import-

d'être la/le seule à pouvoir faire ça? Est-ce que je transfère des trucs de ma propre histoire ? etc

Dans la même logique, il faut bien garder en tête qu'on ne « sauvera » personne. Se mettre dans cette position de « sauveur.e » peut créer une relation de dépendance inégalitaire, et un rapport humanitaire. En plus quitter une relation de violence conjugale est compliqué et peut être long ; faire des aller-retours peut faire partie du processus. Parfois la personne n'arrivera pas à quitter sa relation et il faut quand même la soutenir et l'accepter sans le prendre comme un échec. Quand la personne fait des allers-retours, si elle est soutenue, ce sera toujours plus facile pour elle de repartir à nouveau et d'entamer des démarches.

Il y a une dernière problématique très compliquée à laquelle on doit parfois faire face : lorsque les demandes de A nous posent des problèmes éthiques, politiques, idéologiques. Par exemple, porter plainte contre une personne sans papiers, forcer une hospitalisation psychiatrique, ou même certaines exclusions d'espaces peuvent nous poser problème. On n'a pas de solutions toutes faites à proposer. Les manières de réagir vont aussi dépendre du contexte, de l'urgence, du risque de vie ou de mort, d'atteinte à l'intégrité physique, des possibilités existantes. Parfois on pourra essayer de proposer d'autres options tout en expliquant nos positions politiques (mais sans faire la morale ni être paternaliste), renvoyer vers d'autres personnes ou structures (dans des cas extrêmes on pourra carrément s'opposer).

La décision finale de la réponse revient toujours à A. Cependant c'est important de respecter nos limites et de ne pas se mettre dans des situations avec lesquelles on est en désaccord. C'est toujours des situations vraiment difficiles à encaisser, mais ça n'est pas une raison pour juger A dans ses réactions.

celles-ci. Cependant, nous n'allons pas faire une analyse approfondie des dynamiques d'oppressions structurelles en elles-mêmes, ni expliquer l'influence de certaines oppressions qu'on connaît peu sur les violences.

La violence entre GT est un sujet féministe car elle est exercée sur des personnes dominées dans le cadre de l'hétéropatriarcat. De plus, même si nous ne sommes pas socialisé.e.s dans le recours à la violence comme les hommes cis hétéros, nous sommes construit.e.s dans cette société. Nous avons donc intégré un modèle de relation sexo-affective où le contrôle, le chantage, la pression etc semblent légitimes ou du moins compréhensibles. L'amour en tant que rapport social permet de justifier davantage ces comportements. C'est pour cela que dans une perspective féministe de détruire les rapports de pouvoir et de domination, il nous semble important de mettre en lumière les mécanismes de ces violences, de travailler à une prise de conscience collective communautaire et d'imaginer de nouveaux modèles de relations.

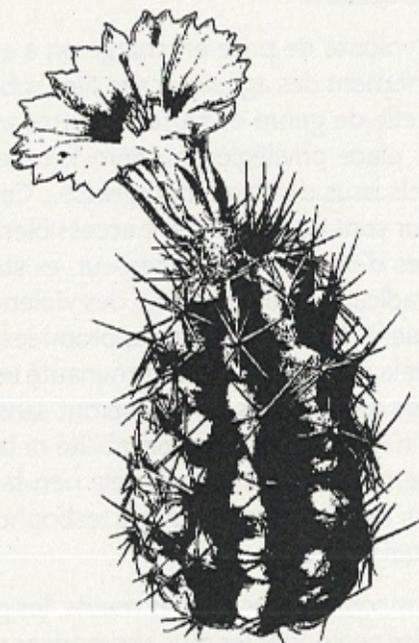
Dans cette volonté de prise en charge on a aussi envie de penser à l'accompagnement des agresseur.ses. Illes subissent des oppressions (au moins celle de genre et parfois d'autres aussi) donc illes n'occupent pas la place privilégiée numéro 1, celle des hommes blancs hétérosexuels issus de classe bourgeoise... Cela fait que tous les espaces ne leur sont pas facilement accessibles ni leur appartiennent. Les pratiques d'exclusion de l'agresseur, existantes dans les milieux féministes radicaux, pour la gestion des violences hétérosexuelles ne nous paraissent donc pas autant appropriées pour les GT. En effet, l'exclusion et la rupture avec la communauté les isoleraient et les renverraient vers des espaces où illes seront sans cesse marginalisé.e.s. Cette place n'enlève pas la responsabilité ni la gravité de leurs actes et comportements violents, mais cela n'en fait pas pour autant des monstres qui mériteraient de subir la lesbophobie, transphobie...et la souffrance qui va avec.

Ensuite, nous considérons que les meufs, les gouines, les trans et les pédés sont les personnes les plus appropriées pour prendre en charge ces violences car illes sont les mieux placé.e.s pour comprendre les

enjeux spécifiques qui traversent les personnes concernées et leurs dynamiques relationnelles. De la même façon que des gouines, des trans et des pédés sont parfois impliqués dans la gestion de violences hétérosexuelles, il nous semble logique que nos camarades hétéras féministes se soucient des violences non hétéros. Prendre en charge ces violences c'est aussi s'autonomiser et reprendre du pouvoir sur nos vies par rapport aux institutions qui tendent à nous enlever notre capacité d'agir. Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, le rapport aux institutions est plus complexe et on peut être amené à y avoir recours.

Nous voulons faire une mise en garde contre la récupération de notre discours par les masculinistes.

Ecrire et travailler sur les violences entre GT n'est en aucun cas une remise en question de la domination et des violences masculines qui structurent et hiérarchisent la société. Au contraire, les violences entre GT sont un des effets du système hétéropatriarcal (ce que nous développons plus bas).



mandes de A sont en contradiction avec celles de B, ce sont les premières qui sont prioritaires même si chaque situation a ses propres enjeux et qu'on ne peut pas établir une règle pour toutes les situations). Une fois ces règles établies il faut les diffuser aux personnes concernées et les respecter. Cela peut paraître banal, mais dans la réalité, la confidentialité n'est pas souvent respectée on peut vite se laisser aller aux ragotages. Cependant, si A ne veut en parler à personne du tout, il faut trouver avec elle/lui des solutions pour que les soutiens puissent quand même être plusieurs. En effet, la position de soutien implique aussi à des moments de poser des limites à A tout en restant bienveillant.

De plus, pour que les rapports entre les parties concernées (A,B et leurs soutiens) soient les plus clairs et les plus sains possibles, il faut que les soutiens apprennent à ne pas s'appropriier l'histoire. D'une part, le mieux est de ne pas trop empathiser, pour ne pas vivre émotionnellement l'histoire comme si c'était la sienne : c'est stressant et épuisant, et on s'éloigne de la position extérieure qu'on doit garder. D'autre part il faut toujours garder en tête que l'histoire n'appartient qu'aux personnes concernées, et qu'on n'a pas de « droit » dessus. On ne va pas dire c'est qui serait bien pour A, ni parler de A et B de manière paternaliste ou condescendante. Par ailleurs, il faut que les soutiens/accompagnant.e.s fassent attention à leurs visions de A et B : s'il s'agit de personnes connues, il se peut qu'elles les aiment bien ou pas du tout, ce qui compte c'est d'arriver à séparer leurs affects de la situation.

Soutenir quelqu'un.e peut vite nous faire sentir important, indispensable et/ou nous donner du prestige dans un milieu. Il faut donc faire attention à ce que le soutien ne devienne pas un moyen de se valoriser ou de se mettre en avant. Cela ne doit pas devenir un point bonus sur notre CV militant ! C'est la personne à soutenir qui doit rester le centre. Il faut éviter de vouloir absolument être impliqué, tout savoir, et devenir le soutien « numéro 1 » du milieu. Le choix des soutiens/accompagnant.e.s doit toujours être laissé à A et B. Pour réfléchir à sa position on peut se demander : Est-ce que je me sens important.e ? Est-ce que ça me donne du pouvoir ? Est-ce que j'ai l'impression



5. Quelques réflexions et conseils pratiques sur la position de soutien/accompagnant.e

Nous ne sommes pas des machines ou des militant.e.s professionnel.le.s, on a aussi nos vécus d'oppressions voire de violences. Parfois la prise en charge des violences peut nous renvoyer à nos propres expériences et nous remuer émotionnellement. En plus ce travail est lourd et difficile en lui même. C'est pourquoi avec cette dernière partie on voulait lancer quelques pistes pour prendre soin des soutiens/accompagnant.e.s ainsi que pour réfléchir aux problématiques liées à cette position. Tout ceci dans le but d'améliorer le travail effectué et la qualité des rapports entre les parties.

D'abord, être plusieurs c'est fondamental. En effet, c'est intenable que la responsabilité de la situation repose sur une seule personne. Pour savoir où on va, prendre des décisions, pour ne pas (trop) s'épuiser, et pour ne pas rentrer dans des dynamiques paternalistes, asymétriques et de dépendance avec la personne qu'on accompagne, on aura besoin de discussions à plusieurs, de moments de débriefing sur ce qui se passe ainsi que des moments de pause et de relais. Il faut aussi savoir s'arrêter quand la situation nous dépasse et/ou nous angoisse trop. Une manière d'articuler le soutien à plusieurs est de s'organiser en plusieurs cercles. Un premier cercle qui gère directement la situation, et un deuxième qui est là pour orienter, aider dans la prise de décision, et écouter les soutiens qui ont besoin de se décharger avec des règles de confidentialité établies avant.

Ensuite la confidentialité doit être établie au début de la prise en charge avec A prioritairement, et avec B en deuxième lieu (si les de-



1. Violences conjugales, éléments qui les définissent

La violence, en tant que concept abstrait, n'a pas de sens dans l'absolu si elle n'est pas contextualisée au sein de rapports de pouvoir existants dans des systèmes structurels de domination. Premièrement, la violence, monopolisée par l'Etat, permet de maintenir les systèmes de domination à un niveau global par la répression et la coercition sur des catégories de populations, des groupes sociaux etc (par exemple en entretenant la peur avec les violences policières et la prison).

Deuxièmement la violence peut aussi servir à des luttes et à des résistances collectives et individuelles en réaction à des dominations. Cet usage de la violence dans des pratiques de luttes, d'autodéfense, pour instaurer un rapport de force afin de combattre les rapports sociaux existants, nous paraît légitime, opportun et efficace.

Et troisièmement, elle peut se manifester dans les rapports individuels tout en se nourrissant des différents axes d'oppression pour s'exercer (par exemple, si B menace A de révéler son homosexualité à ses proches, il utilise l'homophobie sociétale pour assurer son pouvoir sur A). C'est aussi l'ensemble des violences individuelles qui permettent de renforcer et maintenir les systèmes de domination. Il y a différents types de violences interindividuelles qui permettent d'asseoir un pouvoir sur autrui et qui constituent un ensemble cohérent (insultes, rapports de pouvoir, agressions sexuelles...); les violences conjugales en font partie, et c'est sur celles-ci que nous allons nous pencher.

Dans toutes les relations sexo-affectives il existe des rapports de pouvoir voire même des dépassements de limites, qui méritent une réflexion et un travail. Cependant, nous traiterons ici seulement les situations ou les éléments faisant partie de dynamiques de violences conjugales.

On peut définir les violences conjugales comme un processus dans lequel, au sein d'une relation sexo-affective, un.e partenaire exerce une domination qui s'exprime par des comportements et attitudes de contrôle, de manipulation, de coercition, de punition, de dévalorisation exercées de manière **répétitive** et (contrairement aux relations conflictuelles) **unilatérale** d'une personne sur l'autre. Ces dynamiques relationnelles se mettent en place de manière lente et pernicieuse et c'est pour cela que personne n'est à l'abri ni de les subir ni de les exercer. Elles peuvent se manifester à travers la manipulation psychologique, le chantage, les menaces, le contrôle des fréquentations, le harcèlement, les agressions physiques, les violences sexuelles, l'humiliation et le dénigrement, le contrôle économique, les violences sur des tiers comme des enfants ou des animaux domestiques etc. Les conséquences de ces comportements sont l'isolement³, la baisse de l'estime de soi, l'emprise, la dépendance etc. Tout ceci s'inscrit dans un cycle qui se répète de plus en plus fréquemment :



Phase 1 : Climat de tension

C'est un moment où les tensions sont palpables et où A sait qu'une crise est imminente. Ille essaie tant bien que mal « d'arrondir les angles » afin que celle-ci n'est pas lieu.



Phase 4 : Lune de miel

Dans cette phase B s'excuse pour son acte de violence et promet de ne plus recommencer. Pour A, la peur fait alors place à l'espoir. En effet, le couple peut recommencer à faire de nouveau projet et A retrouve B tel qu'il le l'a connu en début de relation.

Phase 2 : Crise de violence

Il s'agit ici d'un épisode de violence verbale, physique ou sexuelle. Dans cette phase les sentiments de A sont la peur et la terreur.



Phase 3 : Déresponsabilisation

B se déresponsabilise de son acte de violence en culpabilisant A et en la rendant responsable. A finit par croire qu'il est la cause de ce qui se passe, voire même qu'il a mérité cette agression. Dans cette phase, A ressent honte et culpabilité.



3. Ça dépend de la place respective que chacun.e occupe dans la société en général et aussi dans les réseaux sociaux fréquentés, voir chapitre 4

Sur le long terme :

Il nous paraît important que l'accompagnement soit pensé sur du plus long terme pour faire un travail avec B sur ses comportements violents. Un travail de psychothérapie peut être envisagé pour aider B à comprendre les mécanismes dans lesquels ille se met et à trouver des outils pour les changer. Trouver un professionnel non jugeant et bienveillant peut être difficile et demande de la persévérance. Et si B est ou a été psychiatrisé.e, ille ne voudra peut être pas se confronter une fois de plus à des psy, quel qu'illes soient. Une autre possibilité qui n'implique pas le rapport de pouvoir patient-psy est celle de groupes d'entraide, dans lesquels B peut discuter avec d'autres personnes agresseuses. Malheureusement ces groupes n'existent pas, il faut les créer. En attendant B peut déjà contacter d'autres personnes agresseuses pour discuter, même de façon informelle.

Une des choses essentielles c'est que toutes les personnes impliquées dans la gestion d'une situation de violences, arrivent à travailler ensemble, à communiquer et restent en lien.

On a essayé de donner des outils pour une prise en charge qui nous paraîtrait « idéale ». Parfois cette configuration n'est pas possible car, concrètement peu de gens s'impliquent dans la prise en charge des violences, et souvent les communautés sont petites et il y a beaucoup de liens affectifs qui peuvent rendre le soutien et l'accompagnement plus compliqué. A partir de ces pistes, chaque collectif, groupe ou communauté fait avec les moyens dont il dispose.



Une technique utilisée par les professionnel.le.s accompagnant des personnes violentes, le *time out*⁹, permet de faire redescendre la violence au moment d'une crise. Il s'agit d'identifier les alarmes physiques et émotionnelles, ainsi que les déclencheurs qui mènent B à avoir des comportements violents. Ensuite, quand B reconnaît ces alarmes, ille peut faire un signe qui arrête la situation et partir de l'espace pour redescendre et se calmer.

Cependant le *time out* est un outil à court terme et ne permet pas de changer en profondeur les mécanismes de violences conjugales.

La reconnaissance

Ensuite B doit faire un vrai travail de reconnaissance, un élément important pour que A puisse se « réparer » plus vite. La reconnaissance peut passer par enlever à A la responsabilité des violences de B, par nommer le mal qui lui a été fait, par accepter les mots que A met sur la relation, ainsi que par reconnaître les effets des violences sur A et les potentiels traumatismes.

Une reconnaissance qui est partielle ou qui commence par de la justification ou qui partage les responsabilités, n'est pas une vraie reconnaissance, car elle sera ciblée sur les besoins de B, son ego ou son image et non pas sur l'objectif de « réparer » A.

Répondre aux demandes de A :

Même avec de la bonne volonté, B pourra continuer à dépasser les limites de A. Par exemple, B peut se sentir tellement coupable qu'il se va s'excuser quinze fois alors que A ne veut plus de contact. Il faut alors lui rappeler qu'il doit écouter les demandes de A et doit faire un effort pour ne pas prendre toute la place avec sa culpabilité ou ses besoins.

Le groupe d'accompagnement doit avoir comme base de travail et de réflexion les demandes et les besoins de A. Il faut également maintenir un lien de confiance avec B et se pencher sur ses comportements violents et ses souffrances.

9. Pour plus d'informations sur le *time out* voir « un outil : le *time-out-FAQ-QNW* », fiche trouvable sur le net.

Schéma

Les périodes de lune de miel sont de plus en plus courtes avec le temps. Ce cycle recommence de plus en plus fréquemment, jusqu'à ce que la phase de lune de miel disparaisse entièrement pour ne laisser place qu'à des phases de violences.

L'**emprise** et l'**unilatéralité** de la violence sont deux traits qui nous semblent primordiaux dans les violences conjugales. L'emprise est un phénomène de dépendance à l'autre qui fait que la perception du monde et de soi-même est vue à travers le regard de l'autre. C'est par exemple mettre de côté ses activités, ses propres problèmes, ainsi qu'une partie ou l'ensemble de ses analyses, visions, perceptions, pour adopter celles de l'autre.

Dans le cadre des violences, l'emprise est un phénomène où B arrive petit à petit à contrôler A dans tout ce qu'il est. Sa pensée, ses analyses, ses centres d'intérêts etc ne sont alors vus qu'à travers le prisme du regard de B. Pour A, l'emprise peut entraîner l'annulation de sa propre perception, l'oubli d'elle/lui-même, l'amoindrissement de sa place dans la relation, la culpabilisation systématique, l'empathie excessive, la difficulté à prendre conscience de la violence et la difficulté à quitter la relation.

La lune de miel, phase typique dans le schéma hétéro, est une phase qui peut ou pas être présente. Parfois au lieu de s'excuser et de promettre qu'il va changer, B continue à justifier ses comportements qui seraient provoqués par A (ex : B : « pardon je t'ai fait du mal, mais quand tu fais ça, ça me rend fou/folle, tu le sais bien »). Ou encore, A est tellement sous emprise et tend déjà à se culpabiliser de tout qu'il n'y a pas besoin de s'excuser ou d'offrir des cadeaux pour pérenniser la relation.

Ceci est une définition générale et synthétique des violences. Nous allons maintenant aborder plus en détails les violences conjugales GT, la mise en place des mécanismes, des comportements, des rôles et des phases traversées par les protagonistes ainsi que l'impact des différentes oppressions. Certains éléments décrits ci-dessous vont également se retrouver dans un cadre hétérosexuel, mais notre but

n'est pas de faire une étude comparative mais bien de se concentrer sur l'analyse des violences GT en elles-mêmes.

La mise en place des dynamiques violentes, des rôles dans le couple :

Ceci n'est pas une liste exhaustive des comportements...mais ce sont ceux qui nous paraissent les plus difficiles à voir pendant la relation. Ce qui va construire la dynamique de violence c'est une répétition de ces comportements de manière unilatérale, et non pas un de ces comportements pris de façon isolée.

Ces mécanismes n'arrivent pas du jour au lendemain mais se mettent en place petit à petit.

Les rôles dans la relation

Souvent B prend toute la place dans la relation avec ses problèmes et son mal-être. Ceux-ci étant souvent dûs aux souffrances liées aux oppressions structurelles qu'elle subit, à des maltraitances dans l'enfance, du harcèlement au travail, des agressions, des violences hétérosexuelles passées... A se met alors dans un rôle d'aide et de soutien, développe une forte empathie et/ou une tendance à justifier les violences. Attention : nous ne sommes pas en train d'excuser ou de justifier la violence exercée par des violences passées subies. Vu la société hétéropatriarcale dans laquelle nous vivons, on peut affirmer sans trop se tromper que la grande majorité des GT ont vécu des agressions dans leur parcours. Et pourtant, toutes ces personnes ne deviennent pas des agresseur.ses. Dans le cadre de violences conjugales GT, les traumatismes du passé utilisés pour justifier la place prise dans la relation ainsi que les violences actuelles, ne sont donc qu'un prétexte pour prendre du pouvoir.

B peut rentrer dans des processus de victimisation pour prendre du pouvoir. B se posera alors en victime dans toutes les discussions, conflits, problèmes. Ille ne laissera pas d'autres choix à A que de se positionner dans son camp (si l'embrouille est entre B et des personnes extérieures) ou de s'excuser (si l'embrouille est entre A et B), ce qui enlèvera à A toute crédibilité, lui niera toute pensée propre et

A ne pas faire...

Culpabiliser;

Faire la morale;

Affronter;

Violenter la personne « pour qu'elle comprenne » ;

Argumenter ;

Poser soi-même le diagnostic de violence ;

Etre aux aguets face aux possibilités de manipulation ;

Tolérer toute violence exercée à notre endroit.

Comme on l'a vu dans la deuxième partie, il se peut que B soit dans le déni et/ou se considère comme une victime. Si c'est le cas, le travail d'accompagnement doit s'orienter en premier lieu vers une prise de conscience de ses comportements violents et de ses responsabilités. Dans l'idéal c'est bien d'essayer d'amener B à se rendre compte elle/lui-même qu'elle agresse à travers des questions orientées, des schémas et des textes qui peuvent lui permettre de se reconnaître en tant que personne agresseuse. Mais si on est dans l'urgence, que les agressions n'ont pas cessé, il sera parfois nécessaire de poser nous même les mots sur ses comportements et de prendre des mesures pour que les agressions cessent.

S'ille a reconnu les violences qu'elle a exercées

Faire cesser les agressions

Le plus urgent est de faire cesser les agressions sur A. On peut essayer d'identifier avec B qu'est ce qui lui fait « péter les plombs », dans quels états émotionnels ille est juste avant et les déclencheurs immédiats. Après la prise de conscience de ces modes de fonctionnements, ille pourra donc travailler pour arriver à anticiper et casser les mécanismes qui amènent à la violence. Pour cela il peut être utile de chercher des choses à faire quand la tension monte au lieu d'harcéler ou menacer l'autre : appeler quelqu'un.e du groupe d'accompagnement pour en parler, aller voir des gens, faire du sport ou se défouler etc.

Nous reproduisons ici la suite du document que nous avons cité pour A.

A faire...

Se positionner clairement contre la violence et sur l'entière responsabilité de la personne face à sa violence et face à sa non-violence ;
Distinguer le geste de la personne ;
Reconnaître et nommer le potentiel de non-violence de la personne ;
Confronter de façon supportante ;
Légitimer les malaises et les besoins de la personne ;
Distinguer la violence des traits de personnalité de la personne ;
Etre directif.ve, recentrer la personne sur elle-même et sur sa violence ;
Etre transparent.e en ouvrant sur nos doutes, nos intentions ;
Clarifier les attentes de la personne face aux autres (dans sa vie et dans son processus de changement) ;
Distinguer la responsabilité face à la violence et la responsabilité face au conflit ;
Décortiquer l'escalade de la violence ;
Faire identifier et nommer les alternatives à la violence ;
Légitimer le besoin de pouvoir de la personne/distinguer le pouvoir légitime et le pouvoir illégitime ;
Evaluer la dangerosité de la personne pour elle-même et pour son entourage ;
Faire preuve d'humour, sans tomber dans le sarcasme ou dans la complaisance ;
Refuser toute justification ;
Travailler dans l'ici et maintenant ;
Conscientiser les conséquences de la violence pour la personne ;
Dénoncer le caractère social de la violence conjugale ainsi que les principaux déterminants sociaux qui influencent son maintien ;
Refuser toute violence.

autonome. Une des spécificités d'appartenir à des milieux à la fois minoritaires et militants, c'est aussi que B peut utiliser la rhétorique politique de la domination pour se victimiser et asseoir son pouvoir quelque soit sa position sociale. C'est à dire que n'importe qui peut trouver un attribut social qui lui servira pour se victimiser.⁴

Petit à petit, la surempathie que A développe avec les problèmes et sentiments de B va encore plus l'isoler, et compliquer la communication avec des tiers et la demande d'aide puisque A peut vouloir protéger l'image de B, ou avoir l'impression que lui/elle seule le/la comprend. Et donc si l'entourage porte des jugements négatifs sur B, c'est juste qu'il ne la/le comprend pas, ne sait pas ce qu'il/elle a vécu. Ce type de relation crée peu à peu une forte dépendance chez B qui va progressivement augmenter ses attentes et ses exigences envers A et qui va percevoir l'autonomie de A comme un danger pour sa sécurité affective, comme une perte de pouvoir sur la relation, ou même comme un abandon. Et quoi que fasse A, ça ne sera jamais assez.

Mise en place des comportements de contrôle et de dévalorisation

■ Le contrôle des fréquentations et des sorties

Ce contrôle s'installe petit à petit avec divers moyens, comme le chantage ou la culpabilisation, et qui vont amener à isoler A de ses proches. Parfois ce sera fait de façon subtile et pernicieuse, par exemple en montant A contre ses ami.e.s, en parlant mal de sa famille, en créant des embrouilles avec les proches et exiger qu'il/elle prenne position. B peut aussi exercer ce contrôle en exigeant toujours plus de présence et d'attention, par exemple en poussant A à ne pas sortir et à rester avec elle/lui, mettant ainsi son mal être au centre des priorités. Si A sort quand même, B pourra le/la faire culpabiliser,

4. Cependant nous ne remettons en aucun cas en cause l'existence des rapports de domination, également présents au sein des milieux militants. Cela arrive que des personnes soient accusées d'instrumentaliser des oppressions alors qu'elles ne font que dénoncer une situation. L'accusation d'instrumentalisation est aussi un argument utilisé pour discréditer des dominé.e.s. On touche là à un sujet délicat et il est parfois compliqué de distinguer la dénonciation et la colère contre des oppressions et l'utilisation de celles-ci.

par exemple en la/le traitant d'égoïste, en lui disant qu'elle préfère s'amuser et le/la laisser seul.e au lieu de la/le soutenir et de rester avec lui/elle etc. Ou encore B pourra ne plus laisser A sortir seul.e et l'accompagner dans tous ses déplacements.

■ Humiliation et mépris des centres d'intérêts, des convictions et des sentiments

Le mépris et la dévalorisation constante des activités, projets, principes et envies de A vont avoir divers effets. A va perdre en autonomie et en estime de soi, en doutant de tout ce qu'elle fait ou pense, ce qui participera à l'éloigner de ses projets, activités, réseaux politiques ou culturels etc. Le mépris des sentiments et des émotions peut se manifester à travers la ridiculisation, la négation des perceptions qu'elle a sur la relation, de ses émotions (peurs, angoisses, tristesse, joie...) qui peuvent faire sentir A coupable, honteux.se, nul.le etc. N'importe quelle caractéristique de A ou de B pourra être utilisée à ces fins, que ça soit un trait de caractère, un trait physique, ou une oppression structurelle (voir la partie « impact des oppressions structurelles sur les violences »). A perdra aussi son estime de soi à chaque fois que son « non » ne sera pas entendu, son avis aura alors moins de valeur, même auprès d'elle/lui même. Dans la même logique B pourra humilier A en public.

A et B vont à une soirée entre ami.e.s. La discussion part sur la sexualité. B est la première relation non-hétéro de A, ce qui la/le fait déjà se sentir un peu nul.le. Dans un climat de blague, B s'adresse à A en faisant en sorte que tout le monde entende : « et ben toi t'as pas dû avoir beaucoup d'expériences avant moi, j'ai dû tout t'apprendre, et il reste encore beaucoup de travail ! ». Tout le monde se met à rigoler.

■ Épuisement de A

L'épuisement psychologique et physique de A va participer à ce qu'elle cède, qu'elle culpabilise et qu'elle se sente responsable des violences et des problèmes dans la relation. Divers moyens vont être mis en place, comme par exemple la privation de sommeil avec des discussions interminables pendant la nuit, le harcèlement, les discussions

pouvoir sur sa vie. Ca peut aussi passer par renforcer son réseau et ses liens affectifs.

La reconnaissance est souvent ce que A attend le plus et malheureusement c'est une des choses les plus dur à obtenir. C'est un vrai travail d'arriver à ne plus attendre une reconnaissance de la part de B.

Accompagnement de la personne agresseuse

Dans une idée d'autonomie, de prendre soin de nos communautés et de les renforcer, nous pensons la prise en charge des violences de manière globale. C'est pourquoi nous voulons prendre en compte l'accompagnement de B. Cette volonté vient aussi du fait que B subit des oppressions structurelles, et en tant que pairs on veut être présent face aux différentes discriminations qu'elle peut vivre (institutions, travail, famille...). On veut aussi porter une attention à ne pas reproduire des dominations pendant l'accompagnement, et veiller à ce que l'entourage ne se laisse pas emporter par des attitudes ou des comportements-phobes.

On n'a pas envie de juger B comme une mauvaise personne, ni de l'enfermer dans une identité d'agresseur.se, ce qui pourrait encore plus la figer dans ce rôle. On pense qu'il faut dénoncer les comportements et les dynamiques de contrôle qu'elle a eu, et ne pas juger la personne en soi ni en faire un monstre. Pointer du doigt des personnes comme des monstres est aussi une manière de mettre la violence loin de nous, car si on identifie les comportements violents à cette figure-là, nous ne pouvons pas nous y imaginer. En fait, ce modèle de pensée individualise la violence et rend difficile de la voir comme faisant partie intégrante du système relationnel hétéropatriarcal.

Comme pour le soutien, il nous paraît mieux qu'il y ait plusieurs accompagnant.e.s et qu'elles ne soient pas trop proches de B, même si un rapport de confiance est primordial.

D'un côté nous avons des limites et nous ne pouvons pas répondre à certaines attentes. Par exemple, nous n'avons pas toujours les moyens pour assurer la protection de A (si B a une licence d'armes, ou menace de planter A au couteau, ou la/le harcèle etc.), ou bien on n'est pas assez nombreux.ses et le soutien nous dépasse. Et parfois c'est B qui porte plainte en premier et dans ce cas là d'autres enjeux sont à prendre en compte. De l'autre côté, le recours à la justice peut être la seule option envisageable pour A. Même si c'est toujours possible de proposer d'autres possibilités, A peut préférer cette option ; et si cela pose problème aux soutiens il est important de ne pas apporter plus de confusion sur le moment en questionnant ce choix. Malgré toutes les critiques qu'on a pu faire, la justice peut quand même offrir des options utiles. Pour protéger A, les mesures d'éloignement peuvent poser un cadre à B, et même l'intervention policière peut éventuellement stopper une agression, au moins dans l'immédiat. Pour faire redescendre l'escalade de violence, une plainte ou des convocations par la police peuvent avoir un effet d'intimidation, et ainsi calmer B. Ou encore une main courante peut dissuader B de recommencer pour un temps, le temps que A prenne une décision.

En tout cas le plus important est de soutenir A dans ses choix sans le/la juger. On peut essayer de proposer d'autres options possibles mais la décision finale revient toujours à A.

Les attentes

La question des attentes de A est délicate. Dans le travail de définition des besoins de A, il faut essayer de l'amener, sans la/le pousser ou le/la forcer, à définir des besoins qui ne dépendent pas de B. En effet, d'un côté A ne peut jamais être sûr.e du travail/reconnaissance/fiabilité de B, et de l'autre c'est plus powerful de trouver des ressources pour dépasser ce qu'elle a vécu, par soi même. Même si c'est souvent compliqué de se détacher de toute attente envers B, il faut essayer de les minimiser et trouver d'autres choses qui aideront A. Par exemple l'encourager à faire des choses qui lui font du bien, qui la/le motivent, où ille se sent valorisé.e et qui lui redonnent du

stériles où A sera de toute façon toujours en tort et quoi qu'elle dise ce sera retourné contre elle/lui... B pourra aussi insister jusqu'à ce que A cède. Sur le court terme B obtiendra ce qu'elle veut et sur le long terme, A finira par poser de moins en moins ses limites puisque cela impliquerait une dépense d'énergie inutile et qu'elle finira par céder.

« Il est 6h du matin, A et B dorment. A doit aller à un repas de famille sans B. B réveille A et lui dit :

- tu vas vraiment me laisser seul.e aujourd'hui, un dimanche ?*
- Quoi ? Là je dors, on peut pas en parler plus tard s'il te plait ?*
- Tes vraiment égoïste ! Tu penses qu'à dormir pendant que j'angoisse. Tu vas me laisser seul.e toute la journée et tu veux même pas me répondre quand je te parle.*
- Tu sais c'est vraiment important ce repas, et t'aimes pas trop ma famille, alors je te l'impose pas.*
- Mais comment tu peux dire ça ? C'est ta famille qui ne m'aime pas ! Moi j'aimerais bien qu'on ait de bons rapports et que je puisses t'accompagner aux repas de famille comme n'importe quel couple.*
- Tu peux venir si tu veux.*
- Mais t'as envie que je vienne ou pas ?*
- Oui*
- Commences pas à me mentir, tu me le proposes que maintenant parce que je te l'ai demandé.*
- à 8h du matin, A appelle sa mère pour lui dire qu'elle est malade et qu'elle ne pourra pas venir. »*

■ Installation de la peur

La peur va permettre à B d'asseoir son pouvoir et ainsi de mieux contrôler et de soumettre A. Elle va être établie grâce à des menaces (sur A directement, sur des objets, des animaux, des enfants, des ami.e.s, son travail...), leur exécution, des explosions de colère inattendue, des violences physiques... En ce qui concerne les menaces, B pourra utiliser la situation de vulnérabilité sociale dans laquelle se trouve A (en lien avec les oppressions qu'elle subit), pour la/le menacer, maintenir le pouvoir etc.

Récit de A

« ça me stressait vraiment de sortir dans la rue avec B, car à chaque fois qu'on passait devant un groupe de gars elle faisait tout pour montrer qu'on était ensemble, même si elle savait que j'avais vite peur de ces situations. Parfois ils finissaient par nous insulter, B rentrait alors dans la confrontation alors que moi je déteste ça. Elle me reprochait ensuite mon manque de réaction, de l'avoir laissé seule face aux gars, que je n'étais pas une bonne féministe. Elle me demandait quelle genre de gouine j'étais pour ne pas avoir réagi face à des gars. Ces discussions pouvaient durer des heures, et j'en ressortais vidée. Je me sentais une merde, d'autant plus que B me faisait la gueule pendant des heures après. »

Tout cela va mettre A dans un état de tension nerveuse permanent, où, d'un côté elle va essayer de tout faire pour éviter ces crises et de l'autre elle reste en alerte permanente pour pouvoir réagir au plus vite et essayer de désamorcer une nouvelle crise. Mais quoi qu'elle fasse, ça ne sert à rien. Le problème ne se situe pas dans le contenu de la réponse de A, mais dans la dynamique de contrôle où B se servira de n'importe quelle réaction de A pour la retourner contre lui/elle. De plus quand la peur est installée, une simple menace vague suffit, car A sait ce qui peut se passer ensuite.

Les phases de prise de conscience pour A

En général on peut trouver un certain nombre de phases par rapport à la prise de conscience de cette situation.

« Le déni et la justification »

Cela peut commencer par un déni des faits et/ou de reconnaître la relation comme violente. C'est une manière de protéger l'autre personne du jugement des autres et c'est aussi protéger la relation. Par exemple A peut se dire que les autres ne peuvent pas comprendre certains comportements de B car illes ne la/le connaissent pas, ne savent pas qu'elle ne va pas bien... Cette phase peut être effective au cours de la relation mais aussi après la rupture. A peut mettre des

dant le recours à la justice est une des réactions possibles car il peut offrir des options utiles, et parfois c'est la seule possibilité qui existe.

D'abord, on critique l'appareil répressif car il sert avant tout à gérer les populations indésirables par la peur, la punition et l'enfermement. De plus, l'État tend à nous déresponsabiliser et même à nous déposséder de nos vies, de nos capacités d'agir, de riposter... Il s'impose de manière paternaliste dans la gestion de ce qui nous entoure et décide de ce qui est légitime ou pas. En effet, si on ose s'occuper nous même de nos problèmes on peut être puni, car l'État détient le monopole de la violence légale et les structures nécessaires à son maintien (police, justice, prison...)

Ensuite, le système judiciaire ne sera souvent pas très efficace par rapport aux attentes que A peut avoir. Une de ces attentes peut être la reconnaissance institutionnelle des violences, comme une preuve que ce que A a vécu est bien réel. La plupart du temps la parole de A sera mise en doute, niée, ridiculisée plutôt que légitimée. En passant par la justice A peut espérer obtenir des mesures d'éloignement de B ou d'autres formes de protection. Ce sont des mesures difficiles à obtenir, et une fois obtenues, rien ne sera mis en place pour les rendre effectives. Enfin les institutions, en tant que structures qui produisent et reproduisent les violences systémiques, ne vont pas souvent apporter des réponses appropriées aux situations de violences et même exercer des violences supplémentaires durant tout le parcours judiciaire ou l'accompagnement social. La police et la justice étant intrinsèquement lesbophobes, transphobes et patriarcales (en plus d'être racistes et classistes), tendent à renvoyer les violences conjugales comme faisant partie du privé et de l'intime, et comme étant un simple problème de couple. Et quand il s'agit de lesbiennes ou de trans, leur parole sera d'autant plus niée et ridiculisée.

Cependant, au delà de nos principes politiques nous ne vivons pas en dehors de cette société. Nous pouvons chercher et mettre en place des outils et des prises en charge alternatives et plus appropriées, mais parfois nous devons avoir recours aux structures institutionnelles existantes.

c'est aussi à lui/elle de le faire, ce qui ne nous empêche pas de dire ce qu'on pense, sans la/le pousser à adopter notre analyse. Ça peut parfois être un déclic pour comprendre ce qu'elle a vécu.

Les violences supplémentaires

Parfois, et même en étant bien intentionné, on peut exercer des violences supplémentaires.

D'un côté on peut reproduire des violences structurelles (propos et/ou comportements racistes/classistes/sexistes/âgistes/lesbophobes/transphobes/validistes/etc). On est conscient.e que là où on est dominant.e on produit et reproduit ces violences, parfois rien que par ce qu'on est socialement. Mais il ne faut pas rester paralysé par la culpabilité ou la peur de mal faire et se jeter à l'eau tout en restant attentif.ves.

On peut aussi faire l'erreur de proposer des stratégies de défense et de protection à A qui ne lui sont pas du tout accessibles pour des raisons économiques, de papiers, d'identité de genre, du fait d'être out ou pas...(par exemple, proposer de déménager quand A n'a pas les moyens, d'aller chez le médecin sans prendre en compte que A est trans, encourager à trouver du soutien quand A n'est pas outé, etc.).

Les choses à ne pas faire (citées plus haut) sont aussi des violences supplémentaires. Mettre en doute la parole de A peut s'exercer de diverses façons : renvoyer qu'elle exagère ou qu'elle est trop sensible, que ses demandes ne sont pas légitimes, que ce qu'elle a vécu n'est pas des violences conjugales, ou lui dire qu'il y a eu de la violence des deux côtés. On peut la/le faire sentir mal en jugeant les réactions et réponses qu'elle a choisis, soit en considérant que ce n'est pas assez virulent, soit en trouvant que c'est disproportionné.

Le recours à la justice

Le recours à la justice est un sujet assez complexe et polémique. En effet, il peut poser des problèmes pour des raisons politiques, pour son manque d'efficacité dans le domaine des violences et pour les violences supplémentaires que le système répressif produit. Cepen-

années à continuer à justifier les comportements de son ex avant de prendre conscience qu'il s'agissait d'une relation de violence conjugale. Par exemple ille peut toujours trouver des justifications à des comportements violents : pendant la relation c'est parce que l'autre ne va pas bien, ensuite c'est parce que B ne vit pas bien la rupture, etc...

« Les doutes »

Il peut y avoir une phase de doutes, de questionnements où A se dit que certains comportements ne sont peut être pas « normaux » et acceptables. En effet dans une relation de violence, A a appris à normaliser des comportements et des situations de contrôle, d'interdictions, d'humiliations... Et c'est dans cette phase qu'elle commence à chercher des informations ou à raconter certaines situations.

« La prise de conscience »

Ce moment de doutes se mélange avec la prise de conscience où A se rend compte petit à petit de ce qu'elle vit ou de ce qu'elle a vécu, à en parler et à poser des mots dessus. La question du choix des mots avec lesquels A définit ce vécu peut être compliquée et changeante. Parfois ille aura besoin d'utiliser certains mots pour être reconnu.e et crédible, d'autres fois ille pourra se questionner sur sa légitimité à employer certains mots, et à d'autres moments des mots seront trop lourds à porter vu leur connotation et l'imaginaire qui va avec (exemple : viol). Au-delà des mots choisis, l'important c'est de travailler pour se renforcer soi-même, s'autonomiser, définir ses besoins, se défaire de la responsabilité des violences vécues, renforcer les soutiens et les liens affectifs etc.

« La colère »

La colère arrive en général au moment où A a reconnu et assumé les violences. Cette colère peut être dirigée envers B, envers les tiers qui n'auraient pas réagi de la façon dont A aurait eu besoin, ou contre soi-même. Dans le premier cas la colère peut être un moyen de reprendre du pouvoir sur sa vie, de sortir du rôle passif stéréotypé de victime. La colère peut avoir une portée symbolique qui marque le moment où A dépasse la culpabilisation et la honte, où ille assume

ce qu'elle a vécu, où elle lâche.

Dans le deuxième cas la colère est un moyen de mettre les autres face à leur lâcheté, leur fuite ou encore leur non-réaction.

Dans le dernier cas, la colère n'est ni powerful, ni un déclic pour avancer, mais ça montre que A se sent encore coupable de la situation.

On peut aussi être en colère contre la terre entière parce que c'est une situation dure et difficile à assumer.

A ne traverse pas forcément toutes ces phases, ni dans le même ordre et elle peut même faire des allers-retours ou les vivre simultanément. Par exemple elle peut ressentir de la colère envers B et en même temps vouloir la/le protéger.

Les conséquences et les séquelles

Les violences conjugales peuvent avoir des conséquences et des séquelles sur A qui peuvent durer dans le temps jusqu'à des années après la rupture. Une des manières de les prévenir est de les nommer, d'en avoir conscience, afin d'arriver à dépasser certaines choses ou apprendre à vivre avec.

« La dépréciation de soi-même »

A peut remettre en question ses propres capacités personnelles et se juger sur les raisons qui lui ont fait subir ces violences. Elle peut par exemple se dire qu'elle est quelqu'un.e qui ne sait pas poser des limites, qui est faible et vulnérable, à qui le travail féministe n'a pas servi à se protéger des violences etc. C'est une phase qui peut amener dévalorisation de soi-même et honte, et qui est encore une manière de se culpabiliser sur les situations vécues.

« Les séquelles »

Après avoir vécu des violences conjugales A peut avoir des séquelles, développer du stress et des angoisses. Certaines interactions, images, potes de B, musique, lieux, qui rappellent des moments de violence, peuvent déclencher des angoisses, mettre mal à l'aise, faire paranoier... Et parfois il n'y a même pas besoin de déclencheur pour ressentir ça. Ce que A a vécu peut faire projeter des peurs envers de futures relations, faire analyser beaucoup de situations sous le prisme

Ne pas colporter les mythes de la violence dans ses propos.

Il vaut mieux énoncer ses propres limites lorsqu'elles existent – cela pose le cadre de l'échange, et permet à la personne victime de violence d'entrer dans un échange où les propos de l'autre peuvent être questionnés s'ils ne sont pas appropriés à sa réalité. Dans le cas contraire, l'intervenant.e apparaît avec un discours d'expert.e qui est alors difficilement questionnable.

Nous allons développer un peu plus certains aspects du soutien

Le choix :

Dans une relation de violences conjugales, A perd du pouvoir sur sa vie, et parfois ne sait même plus ce qu'elle ressent ni ce qu'elle veut. Quand on fait du soutien, il est important de l'aider à reprendre du pouvoir sur sa vie, à restaurer le choix ; aussi dans un principe féministe que le pouvoir d'agir, l'autonomie et donc l'émancipation des dominé.e.s passe notamment par l'accès à une plus grande liberté de choix.

De la même façon c'est fondamental de laisser le choix de leur réaction aux personnes agressées. Il ne faut surtout pas prendre de décision à leur place ni les pousser ou insister ; ce sont elles qui en subiront les conséquences. Nous avons déjà vu des situations où A prenait une décision sous pression et la regrettait ensuite, ou des cas où des proches menaient des actions sans l'aval de A (coups de pression à B, menaces, exclusion etc.) ce qui l'a mis en danger.

Cependant il est important de l'aider à définir ses besoins s'elle n'y arrive pas, mais sans la/le diriger ni projeter ce qu'on trouverait bien de faire.

Parfois A n'arrive pas à savoir ce qu'elle veut, et peut rester bloqué.e dans le doute et l'indécision. Dans ce cas là il faut lui laisser du temps pour réfléchir et on peut l'aider à clarifier ses idées en créant un espace où elle puisse parler en confiance et arriver à définir ses besoins. Par exemple, on peut lister les réactions possibles et lui demander quels avantages et quels inconvénients elle y voit.

En ce qui concerne le choix des mots pour nommer ce qu'elle a vécu,

Dénoncer la violence;
 Éviter de questionner la personne en présence de sa/son partenaire;
 Consigner les informations sur la violence;
 Vérifier la présence de signes d'un état de stress post-traumatiques;
 Axer l'intervention sur la validation des émotions;
 Fournir de l'information sur les ressources, les lois... et les discuter;
 Permettre à la personne de s'exprimer sur la violence qu'elle subit;
 Diminuer sa culpabilité et sa honte;
 L'aider à retrouver son estime d'elle/lui-même et son identité;
 L'aider à identifier la violence qu'elle subit et ses effets sur lui/elle;
 L'aider à se protéger de la violence;
 L'encourager à briser le silence sur cette situation et à briser l'isolement en développant un réseau de soutien;
 La/le déresponsabiliser;
 Amener à voir que la violence n'a pas sa place dans les relations amoureuses;
 Lui dire qu'elle ne mérite pas un tel traitement;
 Lui montrer qu'elle n'est pas la/le seul.e lesbienne/gouine/trans' à vivre des violences ; que la violence et le lesbianisme/les transidentités n'ont aucun rapport entre eux ; que toutes les lesbiennes/gouines/trans' ne sont pas violent.e.s;
 Lui dire qu'elle peut changer la situation;
 Mettre en avant ses forces et ses ressources;
 Parler de la violence comme moyen d'autodéfense pour la victime.

En général, il faut l'écouter, sans remettre en question ses propos. C'est souvent la première fois qu'elle en parle ou qu'elle est cru.e et entendu.e. Ceci est la base pour créer un climat de confiance.

A ne pas faire...

Culpabiliser;
 Responsabiliser;
 Parler de violence mutuelle;
 Mettre en doute ses propos;
 Référer sans avoir écouté;
 Ne pas s'apitoyer;

des violences (alors que ça n'est pas forcément le cas), faire faire des cauchemars, peut créer des blocages dans les relations sexuelles...

Les phases pour B

En ce qui concerne les phases pour B, on connaît moins les mécanismes dans lesquels ille se trouve, ainsi que le processus de prise de conscience de ses comportements. Cependant on peut quand même identifier certaines phases typiques.

De ce qu'on a pu observer, B peut se sentir abandonné.e, incompris.e dans son mal être, justifier ses comportements par sa souffrance ou carrément les nier, se sentir elle/lui-même victime de violences conjugales (voir « accusation mutuelle » dans la 2ème partie).

Malheureusement il existe peu de ressources sur ce sujet, c'est pourquoi nous ne détaillerons pas plus ici.

Impacts des oppressions structurelles sur les violences :

Les oppressions systémiques sont des enjeux majeurs dans les dynamiques relationnelles des violences conjugales. Les dynamiques de contrôle et de pouvoir vont prendre des formes différentes selon les axes d'oppression qui traversent les deux personnes, et qui seront dans tous les cas utilisés au détriment de A. C'est à dire que si sur tel axe d'oppression, B fait partie de la classe dominante et A de la classe opprimée, B va utiliser ses privilèges et atouts pour exercer son emprise sur A. Mais si la situation est inverse, que A est structurellement dominant.e, B va se servir de ce déséquilibre pour faire culpabiliser A, exiger son attention et son soutien, etc

Les stigmatisations liées au racisme, à la lesbophobie, à la transphobie, au classisme, etc, peuvent aussi amener à ce que les deux personnes vivent leur relation comme un refuge face au monde extérieur, ce qui peut engendrer une relation fusionnelle, fermée sur elle-même. Il peut arriver que les deux personnes se coupent petit à petit de leur réseau social, familial, amical et/ou qu'elles ne sentent plus la nécessité de construire de nouveaux liens comme des liens communautaires forts. Cela peut créer un terrain favorable à l'installation des

dynamiques de violences conjugales, et ce sera d'autant plus dur de sortir de la relation au vu de la place prise par celle-ci dans la vie de chaque personne et le degré de dépendance.

Face à cette situation, les liens communautaires peuvent pallier l'isolement car ces communautés présentent des soutiens de pairs qui vont moins reproduire les dominations qu'A et B subissent. Cependant, des personnes qui subissent plusieurs oppressions ne vont pas se retrouver complètement dans chaque communauté, (par exemple, une lesbienne noire ne se retrouvera ni dans le milieu LGBT majoritairement blanc, ni dans la communauté noire majoritairement hétéro).

En plus, cela peut être difficile d'aborder ces questions au sein des communautés. Parler ou visibiliser une situation de violences conjugales crée toujours des conflits, des dissensions et des prises de position au sein de l'entourage, du milieu ou de la communauté. Étant donné que ces groupes sont minoritaires, stigmatisés et fragilisés, ils cherchent à se renforcer et à garder une certaine cohésion. C'est pour cela qu'il est plus difficile d'aborder les problèmes internes, qui briseraient l'idée d'unité.

Il est également difficile de trouver des soutiens de confiance hors communauté, car il peut y avoir des objectifs transphobes/lesbophobes /racistes/classistes au soutien. Par exemple, dans le cas où des parents désapprouvent que leur fille soit gouine, avec un discours ouvertement lesbophobe, le soutien qu'ils lui apporteront si elle subit des violences pourra avoir comme objectif de valider leur point de vue et que leur fille devienne hétéro. Dans la même logique mais de manière moins évidente, le soutien peut être biaisé car imprégné par un discours de fond lesbophobe/ transphobe/ raciste/ classiste qui met mal à l'aise, ne met pas en confiance et peut être une violence supplémentaire.

Dans des situations de violences conjugales les clichés véhiculés sur les minorisé.e.s ont comme conséquence de renforcer l'isolement, que la personne touchée par ces mythes soit A ou B. Dans le premier cas, A va devoir encore plus prouver les violences qu'elle subit et ces

On ne propose pas ici un mode d'emploi à suivre mais des outils et des réflexions pour améliorer la prise en charge des violences.

Soutien à la personne agressée (A)

Dans l'idéal, il nous paraît mieux que les personnes en soutien et A ne soient pas trop proches, pour éviter trop d'attentes et d'implications affectives. Il y a également des risques que la relation d'amitié soit mise en danger ou qu'elle interfère dans la gestion/intervention. Mais c'est quand même important qu'il y ait de la confiance entre A et ses soutiens et d'établir des règles de confidentialité.

Pour améliorer le soutien et son attitude lors des discussions avec A, on peut trouver des outils de langage verbal et non verbal dans les principes de l'écoute active⁷.

Si les agressions n'ont pas cessé, il est important d'établir avec A un plan d'urgence qui prévoit quoi faire en cas de nouvelles attaques de B. Sur internet, il est possible de trouver des modèles qui donnent des outils pour élaborer ces plans. Il s'agit par exemple de prévoir des hébergements d'urgence, des gens à appeler en cas de crise, que A garde de l'argent et ses papiers avec elle/lui. Ou encore proposer à A de changer de numéro de téléphone, de mail...

Étant donné qu'il y a beaucoup de choses qui ont été écrites sur le soutien aux personnes agressées, nous avons décidé de reprendre un document existant. Ce n'est pas une liste à suivre à la lettre, mais des principes généraux à garder en tête.

Les choses à faire et à ne pas faire ⁸

A faire...

Lui expliquer les fonctions de la structure qui l'accueille et créer un climat de sécurité;

Tenir la/le partenaire responsable des actes ;

7. Pour plus d'informations sur l'écoute active voir <http://www.accompagnement-developpement.com/lart-de-lecoute-active-dans-la-relation-daide/>

8. Adapté de Vanessa Watremetz - AIR-Libre



4. Le soutien des personnes agressées et l'accompagnement des personnes agresseuses

Soutenir des personnes agressées ou accompagner des personnes agresseuses ne s'improvise pas. Il nous semble important d'aborder cette question avec humilité, de se former, de discuter avec des personnes qui ont d'autres expériences, de lire là-dessus, et de déléguer le soutien ou l'accompagnement quand cela nous dépasse, qu'on se le sent plus, qu'on est perdu et qu'on ne sait pas comment agir etc...Cependant il y a trop peu de gens qui s'impliquent dans ce travail, donc même si on n'a pas l'impression de tout maîtriser, c'est bien de s'y mettre, et en plus on apprend aussi en se confrontant aux situations réelles. De toute façon, même avec des années d'expérience, on n'est pas à l'abri de faire des erreurs, et on n'aura jamais fini d'apprendre des choses, étant donné que chaque situation est différente, complexe et a ses propres enjeux.

Il faut aussi faire attention à la place qu'on a en tant qu'accompagnant.e/soutien, aux rôles que cela peut créer, à la responsabilité et au pouvoir que cela nous donne. Également être attentif.ves à ne pas chercher la valorisation personnelle à travers cela.

Et pour finir il nous paraît nécessaire de prendre en compte les implications des oppressions dans le soutien et l'accompagnement : face à la justice, aux structures d'accueil, au suivi social et psychologique. Certains choix n'auront pas les mêmes conséquences selon si la personne (tant pour A que pour B) est racisée ou blanche, trans ou cis, a des papiers ou pas, est travailleuse du sexe ou pas, psychiatrisée ou pas, etc...

stéréotypes vont faire douter de sa crédibilité. Dans le second cas, il sera plus difficile de parler des violences subies puisqu'on ne veut pas reproduire ces clichés car ils participent à l'oppression. Ajouté à l'emprise, cela ne fait qu'agrandir la peur que les violences soient instrumentalisées pour renforcer les oppressions. Si par exemple, A a reconnu qu'elle a subi des violences et qu'elle reproduit des clichés racistes pour expliquer les violences de B, cela va isoler B. Si l'entourage suit A dans ses analyses racistes au lieu de se concentrer sur les mécanismes de violences, cela va produire une situation de marginalisation et d'exclusion de B. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de faire un travail de fond sur les violences structurelles pour ne pas les renforcer ni les reproduire dans notre accompagnement.

Impact de la transphobie et la lesbophobie

La transphobie et la lesbophobie créent un isolement social individuel qui est spécialement dangereux dans le cadre de violences conjugales car elles ne feront que le renforcer. D'un côté l'invisibilité des relations GT fait que A va avoir plus de mal à demander du soutien puisque ça impliquerait de s'outier. Si l'acceptation des GT est faible, A peut avoir peur de montrer une mauvaise image des GT, et essayer de prouver qu'être lesbienne ou trans c'est bien. De l'autre côté, toutes les structures d'aides aux victimes de violences conjugales sont pensées et conçues pour accueillir des femmes hétéros victimes des violences des hommes.

Il arrive quand même que les personnes entretiennent des liens communautaires localement ou même plus largement. Sur ce point des différences sont visibles entre les gouines et les trans dans le sens où les trans restent encore une minorité dans les milieux LTGB (lesbienne, trans, gay, bi) et transpédégouine. Ce qui les isole encore plus.

En plus l'imaginaire autour de la non violence supposée des femmes tend à minimiser ou à nier les violences GT (elles se sont juste embrouillé.e.s, il n'y a sûrement pas de violence physique, ce n'est pas aussi grave que les violences des hommes sur les femmes, il n'y a pas de viol conjugal etc.)

Au sein de la relation, la lesbophobie et la transphobie peuvent être des moyens de pression et d'humiliation supplémentaire. Ils prennent notamment la forme de menaces d'outing, d'humiliation sur les expressions de genre

« tu ressembles à rien, tu me dégoutes avec tes poils », « t'es pire qu'un mec, je ne suis pas lesbienne pour sortir avec un mec », « tu te maquilles, tu veux plaire aux mecs ou quoi ?! au fond tu n'es qu'une hétéra », « tu te crois féminine ?! c'est pas parce que tu mets des talons que t'es une femme, ça se voit trop que t'es fausse »

et de négation de l'identité

« t'es pas une vraie lesbienne, je suis sûre que t'as qu'une envie, c'est de sucer des bites », « de toute façon tu seras toujours une gouine pour moi, il n'y a pas moyen que je t'appelle au masculin », « t'es incapable de communiquer, tu resteras toujours un mec »

Quelques mythes et croyances sur les trans et les gouines...

« Les trans ftx sont agressifs »

Les trans ftx, ftm, les mecs ou hommes trans sont souvent accusés ou soupçonnés d'être agressifs et dominants. Cet imaginaire s'appuie sur l'idée que les trans reproduiraient la masculinité cis hétéro et qu'ils auraient la même position sociale que les mecs cis hétéros ou même que la testostérone les rendrait violents. Avec cet imaginaire, c'est comme si la masculinité ne pouvait pas se construire en dehors de ce référent et que les trans ftm avaient le même parcours, le même vécu social que les hommes cis hétéros.

« Les femmes et lesbiennes trans auront toujours des comportements d'hommes »

Les trans mtf, les femmes et les lesbiennes trans sont souvent renvoyées à leur assignation de genre de naissance, et leurs comportements sont souvent lus à travers leur socialisation en tant que garçon puis homme dans leur enfance et adolescence. Ces mythes se fondent sur la négation de leur transition, de leur identité, de leur vécu

talistes, la rivalité entre femmes comme inhérente à la construction des rapports de genre).

Dans cette même logique on peut reporter la violence structurelle sur nos pairs plutôt que sur ceux qui nous oppressent. En effet nos pairs sont des cibles plus proches et plus atteignables. Les violences conjugales sont une des formes de ce report de la violence. Dans le cadre des violences conjugales hétérosexuelles, les hommes cis obtiennent un bénéfice personnel, mais aussi un bénéfice de classe. En effet, ce sont un des instruments qui servent à maintenir le patriarcat ; une arme qui renforce le pouvoir et le contrôle des hommes sur les femmes, et qui les remet à leur « place », celle de victime, faible et vulnérable.

Contrairement aux hommes cis hétérosexuels, les gouines et les trans sont moins socialisé.es dans le recours à la violence, et dans l'appropriation du corps des femmes (par contre on est socialisé dans une société qui objectifie le corps des femmes c'est pourquoi on se dévalorise nous-mêmes, tout en jugeant et critiquant les autres). Ils et elles n'appartiennent pas à la classe dominante en termes de rapports sociaux de sexe dans la société. C'est pour cela qu'au sein des violences conjugales GT, les agresseur.ses n'obtiennent qu'un bénéfice personnel et pas un bénéfice en tant que classe.

Cependant, même dans les cas de violences GT, il y a des effets pour nos communautés, puisque ça les affaiblit, casse les liens communautaires, crée des ruptures et des scissions dans des groupes affinitaires et politiques.

Ensuite on manque de référents, de modèles et d'images positives et powerful sur nos identités et sur des modes de relation autres que hétérosexuels. On s'est construit dans cette société avec les relations hétéros comme seul modèle de relation reconnu et valorisé, ce qui d'un côté peut nous ouvrir des possibilités d'imaginer autre chose, mais de l'autre côté peut nous faire tendre à reproduire certaines dynamiques relationnelles qui créent un terrain propice aux violences conjugales.

On pense à l'idéologie de l'Amour romantique et du couple exclusif comme seule ressource affective : les relations amoureuses passent en priorité, on pense nos projets de vie en fonction de ça, on se sent plus fort.e.s, plus en sécurité, et ça donne du sens à notre vie ; tout cela crée une forte dépendance vis à vis de l'autre, voire un sentiment de symbiose. Cette conception de l'amour au dessus de tout amène à des attitudes qu'on n'aurait pas avec d'autres personnes, comme la possessivité, le dépassement des limites, sentir qu'on a le droit sur la personne et sur son corps. Evidemment, toute relation amoureuse et romantique ne débouche pas sur des violences conjugales et ça n'est pas parce qu'on remet en cause l'amour et le couple exclusif qu'on est exemptés d'exercer ou de subir des violences.

On voulait pointer ces dynamiques comme un apprentissage dès le plus jeune âge, ancrées en nous bien au-delà des discours qu'on peut avoir. L'important c'est d'en être conscient.e et de rester attentif.ve aux dynamiques qu'il existe dans nos relations sexo-affectives.

Les violences conjugales GT entrent dans un processus de division des dominé.e.s qui contribue à la perpétuation de l'hétéropatriarcat. Pour se maintenir, les oppressions ont besoin que les opprimé.e.s soient divisé.e.s. Parfois les dominants mènent des actions concrètes pour opposer les groupes minorisés entre eux (ex : politiques électorales qui font tout pour diviser les travailleur.se.s, les hommes hétéros qui mettent en concurrence les femmes). Et d'autres fois ce n'est même pas la peine parce que de toute façon les processus de division sont intrinsèques aux systèmes de domination (ex : l'individualisme qui caractérise les rapports sociaux dans les sociétés capi-

et de leur réalité sociale en tant que femme, en tant que femme et lesbienne trans et se concentrent uniquement sur des projections concernant leur supposé passé.

« Les butch ou les gouines masculines sont agressives »

Les butch ou les gouines masculines peuvent être vues, comme les trans FtM, comme reproduisant la masculinité dominante, et sont donc plus facilement assimilables aux rôles de B.

« les fem ou les gouines féminines sont capricieuses et manipulatrices »

Nous sommes construit.e.s dans cette société misogyne qui véhicule tout un imaginaire autour de la féminité, nous n'en sommes pas exempts même si nous sommes féministes. Les fems peuvent donc être accusées ou soupçonnées d'être capricieuses et manipulatrices. Leur parole est alors délégitimée et/ou leurs demandes pas prises au sérieux.

Il nous paraît donc important de faire un travail de fond sur la lesbophobie et la transphobie dans nos communautés et sur leurs implications quand on fait du soutien.

Impact du racisme et du classisme sur les violences

A l'intérieur de la relation violente

Les violences conjugales dans les relations GT sont traversées par des oppressions autres que l'hétéropatriarcat. Il est important et nécessaire de travailler sur ces oppressions car on ne peut pas les séparer entre elles ; elles sont imbriquées et on ne peut pas analyser l'une sans prendre en compte l'autre, puisque il ne s'agit pas d'une accumulation d'oppressions abordables une par une. Par exemple, une femme racisée ne vivra pas le sexisme d'un côté et le racisme de l'autre, mais elle aura un vécu qui se trouvera à l'intersection de ces deux oppressions. On ne peut pas les exclure de l'analyse sur les violences, puisque les oppressions sont imbriquées et quelles sont une base qui configure la forme que prend les violences. Ces oppressions sont des outils qui pourront être utilisés pour faire du chantage,

culpabiliser, mépriser, humilier, menacer ... Le racisme et le classisme peuvent être utilisés pour exercer des violences sur A quelle soit dans une position ou l'autre. C'est-à-dire que la personne qui subit les oppressions pourra être A ou bien B, même si ça n'aura pas les mêmes effets dans un cas comme dans l'autre.

B est un.e universitaire issu.e de classe bourgeoise. Chaque fois qu'elle est en public avec A, ille lui fait des remarques sur son manque de culture, se moque de ses goûts esthétiques, met en évidence les méconnaissances de A par rapport aux discussions ... B cherche aussi la complicité des autres pour qu'illes rient à ses blagues méprisantes sur A.

B est au chômage et issu.e d'un milieu populaire. Chaque fois que A et B ont un conflit, B renvoie à A qu'elle n'est qu'un.e bourgeois.e qui ne comprend rien à la vie. C'est l'argument massue pour faire taire A et décrédibiliser ses perceptions.

Dans ce dernier cas, A aura toujours des privilèges de classe, c'est à dire du réseau, des ressources, la maîtrise les codes sociaux dominants. Ce qui n'empêche pas que les comportements de B auront un effet destructeur sur A.

Comme nous l'avons vu, les hiérarchies de race et de classe auront des effets à l'intérieur de la relation pour maintenir le pouvoir. B pourra menacer A si ille n'a pas de papiers, le rapport à la justice et aux structures d'accueil ne sera pas le même selon la position sociale de A et de B, si A possède des ressources matérielles ille aura plus de facilités à sortir de la relation, par contre si c'est B, celui-ci pourra instaurer un rapport de dépendance économique... A d'autres moments, les deux personnes pourront chacune subir des oppressions, similaires ou différentes ; de toute façon celles-ci rentreront dans les mécanismes des violences.

Au sein de l'entourage

Il existe tout un imaginaire sur les personnes minorisé.e.s dans les systèmes raciste et classiste qui sert à maintenir ces mécanismes d'oppressions. Cela va biaiser le discernement dans l'analyse d'une



3. Causes et effets des violences conjugales gt

« Les violences conjugales ? Mais chez nous ça n'existe pas ! », « Mais il ne doit pas y avoir de violences physiques », « ce n'est pas comparable avec la violence masculine », « c'est juste une rupture qui se passe mal, X est très passionnel.le, ille pète un câble... », « mais t'es vraiment sûr.e que c'est des violences conjugales ? »

Voici quelques phrases communément entendues lorsqu'on aborde les violences conjugales non hétérosexuelles.

Puisque nous n'avons pas été socialisé.e.s dans l'usage de la violence et qu'à priori nous n'avons pas une place dominante par rapport à nos partenaires dans le cadre de l'hétéropatriarcat, ni un pouvoir à maintenir sur elles/eux ; comment peut-on expliquer les violences GT ? Nous avons réfléchi et discuté, et nous avons tenté d'émettre des hypothèses sur les causes de ces violences. Nous ne prétendons pas apporter La Vérité, ni une liste exhaustive de réponses, mais juste des pistes d'analyse.

Premièrement la difficulté à identifier et à assumer les violences est due au fait qu'on part d'un schéma hétérosexuel où l'Agresseur est l'homme. Cette vision hétérocentrée suppose un imaginaire où la violence serait l'apanage des hommes et donc absente dans les relations GT. Dans cette même logique, on projette que les relations GT seraient égalitaires, pas violentes, et douces (l'image type des lesbiennes qui se brossent les cheveux et qui jouent au scrabble la nuit en buvant de la tisane !). Ce raisonnement implique qu'on peut ne pas détecter ou ne pas faire attention aux signaux d'alertes et aux dynamiques qui se mettent en place et qui pourraient nous prévenir que la relation est en train de devenir violente.

qui nous permettent de nous renforcer collectivement, de créer des liens affectifs et de solidarité, des codes et modes relationnels qui nous sont propres, et de ne plus être seul.es dans le monde hétéro. La pratique de l'exclusion et de mise au ban de la communauté va renvoyer B dans hétéroland et ille se retrouvera donc marginalisé.e et isolé.e.

Il peut être intéressant de se poser des questions sur les objectifs de l'exclusion : est-ce qu'il s'agit de redonner de l'espace à A? De rassurer ou « purifier » la communauté? De se venger et de punir ?

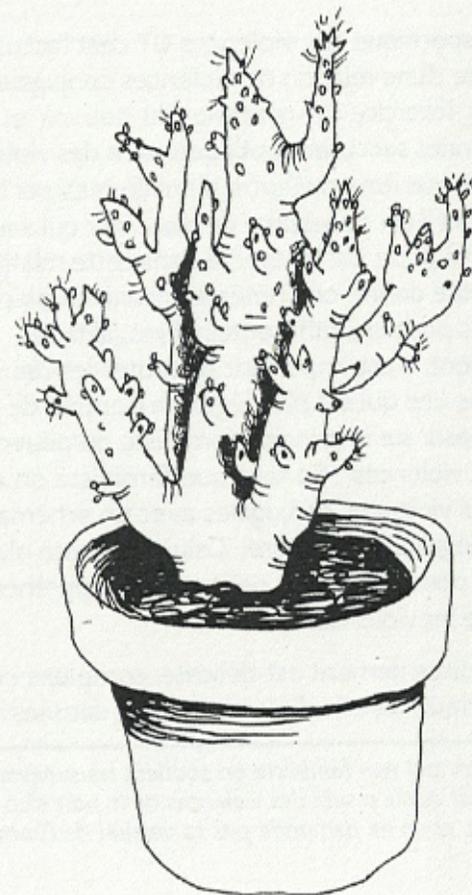
Ces analyses nous amènent à vouloir travailler sur comment on accompagne B, pour qu'elle prenne ses responsabilités et qu'elle change ses comportements violents tout en étant écouté.e et aidé.e.

Pour aller plus loin, on peut aller voir les réflexions de féministes Noires aux Etats-Unis sur la question des violences intra-communautaires envers les femmes. Elles ont développé une pensée autour de ces problématiques, nommée « community accountability » (ou responsabilité communautaire), qui prend en compte les situations d'agression ainsi que les différentes oppressions subies par la communauté. Le racisme de la société blanche états-unienne est encore très fort aujourd'hui, nourri et construit par l'histoire esclavagiste et ségrégationniste de ce pays. On peut par exemple le voir dans les politiques judiciaires et carcérales ainsi que dans la violence de classe qui cible la communauté noire. C'est pourquoi dans la gestion des violences intra-communautaires le recours à la police et à la justice, et l'exclusion d'un agresseur de la communauté sont réfléchis au regard de ces analyses. Ces féministes ont eu la volonté de lever le silence sur ces violences, non pas pour diviser la communauté (ce dont elles ont été accusées), mais justement pour en prendre soin et la renforcer.⁶ Même si la comparaison entre la situation des Noir.e.s aux Etats Unis et celle des TPG /LGTB (majoritairement Blanc.hes) en Europe de l'Ouest a des limites, on trouvait intéressant de faire le lien et de se nourrir de ces réflexions. En effet, il s'agit dans les deux cas de la prise en charge des violences au sein d'une communauté stigmatisée dans la société dominante.

6. Voir le film « No ! » de Aishah S. Simmons

situation particulière et mettre en cause la crédibilité de la personne qui subit cette stigmatisation.

Par exemple, le racisme essentialise et homogénéise les groupes racialisés. Les Noir.e.s vont être vu.e.s comme « bêtes et violent.e.s », les Arabes comme « menteur.ses et agressif.ves », les Asiatiques comme « fourbes et soumis.es », les Roms comme « voleur.ses et menteur.ses ». Dans cette même logique, les pauvres vont être vu.e.s comme ayant plus tendance à avoir recours à l'agressivité et à la violence. Même si ces imaginaires ne sont jamais dit clairement, ni assumés, ils participent à orienter la vision des choses, aussi dans le cas de violences conjugales.





2. Qu'est ce que les specificites des violences qt changent dans la prise en charge de celles-ci ?

L'accusation mutuelle et les problématiques des versions

Un des éléments spécifique aux violences GT c'est l'accusation mutuelle. Dans le cadre d'une relation de violences conjugales, et donc, d'unilatéralité dans l'exercice du contrôle, du pouvoir etc., il arrive que les deux personnes s'accusent publiquement des violences. Il ne s'agit pas de juger ce que l'une ou l'autre dit ni de mesurer le degré de violences. Cependant il est nécessaire de discerner qui a agressé qui. Ca n'est pas évident à priori, car l'inégalité dans cette relation ne s'appuie pas sur un cadre donné où l'hétéronormativité place les deux personnes dans des positions différentes et inégalitaires.

Pour ce discernement, il est important d'écouter les deux versions, puisqu'il n'y en a pas une qui est plus légitime d'entrée de jeu. On ne peut donc pas se baser sur le principe féministe du pouvoir de définition du vécu des violences⁵. En tant que féministe on a construit nos analyses sur les violences conjugales avec un schéma hétéro et donc un schéma inégalitaire structurel. Celui-ci n'existe plus dans les violences GT, c'est pourquoi on ne peut pas les appréhender de la même manière que les violences hétéros.

Cette question du discernement est délicate, complexe et difficile à gérer. En plus, les erreurs dans le discernement et dans les actions qui

5. Selon ce principe, en tant que féministe on soutient les survivantes de violences, si une femme dit qu'elle a subi des violences de la part d'un homme, on la croit, on la soutient, et on ne demande pas la version de l'homme pour se positionner.

sensuivent, peuvent avoir de lourdes conséquences. Vu le manque d'outils et d'analyses sur ces situations, il arrive que, même de façon bien intentionnée, il y ait des positionnements collectifs rapides pris dans l'urgence où on n'a ni le temps ni les éléments pour mieux comprendre la situation. Ces positionnements peuvent être biaisés par les imaginaires sur les groupes minorisés vus plus haut. Les places respectives que A et B occupent dans le/s milieu/x, communauté/s qu'elles fréquentent vont aussi jouer et pouvoir biaiser le discernement et la prise en charge de la situation. En effet, selon leur popularité, leurs charisme et réseau, leur aisance sociale, leur maîtrise du discours politique féministe et sur les violences, ainsi que les liens affectifs qu'elles entretiennent, elles ne seront pas cru.e.s ni soutenu.e.s ou accompagné.e.s de la même façon. Cette place peut être liée parfois aux oppressions structurelles subies, notamment le fait de ne pas appartenir au groupe majoritaire, d'être assigné.e comme Autre, de ne pas maîtriser tous les codes dominants du milieu.

Il nous semble important de garder ça en tête quand on s'implique dans la gestion des violences, pour éviter le plus possible ces pièges.

Les problématiques des pratiques de gestion d'espaces- accompagnement de B

Dans les milieux féministes, une des pratiques utilisées pour prendre en charge des violences hétérosexuelles visibilisées et protéger la personne agressée, est d'exclure l'agresseur de certains espaces.

Dans le cadre de violences GT, on trouve nécessaire de réfléchir aux pratiques de gestion des espaces car on ne peut pas les aborder de la même manière que pour les cas hétéros.

La gestion des espaces nous paraît légitime et nécessaire, vu qu'à plein de moments ne pas exclure B signifie exclure A de fait. Cependant, il est important de réfléchir à la manière dont l'exclusion est faite, et à son utilisation comme outil principal et unique vu que les personnes minorisé.e.s n'auront pas ou peu d'autres espaces à elles. Il faut aussi faire attention à l'objectif de cette pratique et à son usage comme punition.

Les TPG et les LTGB avons construit des communautés et des milieux